



Ligue Patriotique des Françaises

Lettre aux Adhérentes

Chères Ligieuses,

Je voudrais vous rendre compte des résultats de l'Association jurassienne d'aide aux veuves et orphelins de la guerre pour laquelle j'ai sollicité en 1916 votre concours et qui a commencé à fonctionner en septembre 1916 apportant à celles à qui la défense du pays a coûté le bonheur de leur foyer une aide efficace croyons-nous. Les veuves de la guerre ont la glorieuse et lourde tâche d'élever les fils de nos soldats, nous voulons prendre une petite part de ce grand devoir, je voudrais vous dire comment nous avons essayé de le remplir.

En septembre 1916 notre association inscrivait sur ses listes 12 orphelins, en septembre 1917 il y en avait 126, mais comme plusieurs des premiers inscrits ont dû être supprimés c'est plus de 160 dossiers qui ont été étudiés et constitués, je suis heureuse d'avoir l'occasion d'exprimer ma gratitude à tous ceux et à toutes celles qui ont participé à ce réel labeur et spécialement aux présidentes cantonales de la Ligue patriotique qui en ont eu la très grande part.

Les dévouées trésorières de l'association : M^{me} la comtesse de Chamberet, M^{me} la comtesse de Tarragon, M^{me} Morin, M^{me} Genoux ont recueilli 27.951 francs. Ce succès prouve que la cause des orphelins allait au cœur de tous mais il prouve aussi le dévouement de ces dames qui avaient accepté la mission toujours ingrate de solliciter la générosité des donateurs.

Notre Evêque, Mgr Maillet, qui a bien voulu être le président d'honneur de l'Association a donné l'exemple s'inscrivant le premier pour une généreuse offrande qui entraîna ses diocésains auxquels d'ailleurs il fit à plusieurs reprises un pressant appel en notre faveur.

Messieurs les curés qui devaient nous aider de tant de manières voulurent mal-

gré la difficulté des temps contribuer à la souscription, les comités de la Ligue apportèrent aussi leur concours, celui de Saint Claude a recueilli près de 4000 fr., celui de Poligny a organisé une quête à domicile fort touchante : à Vers-s.-Sellières, petite commune de 450 habitants, la correspondante a trouvé 33 francs. Dans le canton de Chaussin, grâce à la zélée présidente cantonale et aux correspondantes, toutes les communes sans exception ont envoyé leur offrande.

Le conseil général nous a voté une subvention de 1.000 francs sur l'aimable initiative de M. André Monnier, rapporteur de la question des orphelins de la guerre, qui a plaidé notre cause, avec la bienveillance qu'il ne cesse de témoigner à l'Association depuis sa fondation. A MM. de Haut et Monnier nous devons également une très belle souscription des Forges de Franche-Comté.

Quant à M. Prost il a bien voulu mettre au service des orphelins de la guerre sa compétence financière comme trésorier.

MM Raison à Lons-le-Saulnier, Gagneur à Dôle, Benoit à Arbois, Fayollat à Saint-Claude, ont donné à l'œuvre elle-même puis aux veuves des conseils juridiques très précieux. Au nom des orphelins le comité adresse à tous l'expression de sa reconnaissance, il demande qu'on l'aide encore car si en cette année 1916-1917 il a distribué 6.816 francs aux enfants de nos héroïques soldats, il songe que ces enfants ne sont pas encore élevés, que d'autres hélas auront aussi besoin d'être aidés et qu'il faut tenir jusqu'au bout dans ce devoir de fraternelle entre-aide comme nos défenseurs tiennent dans le devoir patriotique. Il demande qu'on fasse connaître l'Association aux veuves, qu'on constitue leur dossier, feuille signalétique (à demander aux présidentes cantonales de la Ligue), bulletin de décès du pauvre soldat, bulletins de naissance des enfants (à demander

dans les mairies qui les délivrent gratuitement).

La mensualité est de 10 fr. par enfant en général, elle est remise à la mère avec une feuille qu'elle doit signer comme reçu. Mais l'aide que nous voulons apporter ne consiste pas seulement en cette mensualité, nous voudrions encourager l'apprentissage et apprendre aux fils de nos soldats à aimer le métier qu'ils exercent, garder les fils de cultivateurs à la terre, y ramener les fils d'ouvriers qui végètent en ville, procurer à ceux qui doivent y rester un métier, leur persuader de ne pas grossir le nombre des gratte papier qui dissimulent avec des manchettes leur gêne ou même leur pauvreté.

La Société des agriculteurs de France a mis à notre disposition une bourse pour une école professionnelle d'agriculture, nous étudions la question d'une entente avec certains patrons à l'imitation du comité d'apprentissage constitué à Paris qui comprend des menuisiers, charpentiers, serruriers, etc... Enfin notre association cherche à procurer des places aux veuves qui ont besoin de travailler car bien rares seront celles qui n'auront pas à gagner leur vie. Rien n'est plus beau que le travail, loin d'en détourner les veuves de la guerre nous voulons honorer ce travail comme on a honoré le sacrifice du mari, car c'est le travail des femmes qui a sauvé la France du péril économique et de la famine.

Notre Seigneur qui était le fils de Dieu a voulu aux yeux des hommes naître descendant du roi David, et d'une très noble lignée mais pauvre et fils du charpentier qui travaillait de ses mains et lui-même exerça le métier manuel de son père adoptif. La Vierge Marie filait pour gagner sa vie ne comptant ni sur Joseph ni sur son fils pour lui procurer le pain quotidien. Aux veuves et aux orphelins de nos soldats nous ne pouvons souhaiter autre chose

M. F. P. 147

que la vie si touchante de la sainte famille à Nazareth.

Vicomtesse de WALL.

RAPPROCHEMENT

Le général Lyautey quand il était ministre de la guerre en 1917 dut démissionner pour avoir refusé de révéler à la Chambre des députés réunie en comité secret les questions intéressant la défense nationale, en avril 1916 eut lieu la triste offensive que l'on sait, en mai et juin les grèves de Paris et le mouvement défaitiste qui se répandit à l'arrière et au front comme une vague de gaz malsains. Puis ce fut la vague des scandales Almereyda, Turmel, Bolo, l'affaire Malvy-Daudet, l'affirmation apportée à la tribune de la Chambre des députés que le compte rendu très complet du comité secret avait été jusqu'à Berlin. Le journal *le Matin* qui ne nous a pas habitués à une pareille impartialité publiait l'entre-filet suivant :

Qu'on s'en fâche ou non, tout gouvernement dépendant de lui, sortant de lui, notre Parlement représente la direction nationale. C'est donc travail louche que de le critiquer si le but n'est pas de l'améliorer en force et dignité.

C'est parce que j'ai cette pensée que je me suis offert ce rêve : le Parlement faisant en vaste le geste que j'ai fait ici, infime. J'avais publié une recette défectueuse au sujet du pétrole. Je pouvais rejeter la faute sur d'autres, importants, ou me taire. J'ai préféré imprimer : « Je me suis trompé. » C'était bien simple. Donc, imaginez le général Lyautey appelé devant la Chambre et le président parlant : « Mon général, quand vous étiez ministre, vous avez dit ici que, même devant la Chambre réunie en comité secret, vous ne révéleriez pas certains détails de la défense nationale. Là-dessus, votre voix a été couverte de huées indignées. Vous avez dû signer votre démission. Or les événements vous donnent raison. Des secrets confiés ici à l'honneur collectif ont été vendus au dehors. On s'en vante à Berlin. La Chambre m'a chargé de rendre hommage à votre clairvoyance et de vous présenter ses excuses. » Après quoi, sans répondre, le général Lyautey repartirait au Maroc. Le tout durerait deux minutes ; mais ces deux minutes mettraient du baume dans le cœur de ceux qui ont, en ce moment, besoin qu'on leur donne enfin l'exemple du « cran » civique.

Louis FOREST.

LA PLUIE

Un cordonnier courtisait une jeune fille, qu'un paysan courtisait aussi. La petite avait un bon lopin de terre et charmante façon, malgré quelques lentilles... Quelques lentilles à vingt ans, ne vont pas mal. Catarinet demeurait à la campagne, et le dimanche, à l'heure convenue, loyaux joueurs de la même partie, nos deux galants se rendaient à la ferme. Le paysan, un tant soit peu timide, n'entraît que peu, et, debout sous la treille, lorsqu'il avait dit bonjour à la fillette, il lui demandait, en regardant en haut, si les raisins n'avaient pas encore le mal... Puis, bonnement, il allait dans l'écurie, parlait à l'âne, lui étrillait le poil, et, bien que cela ne semble rien, pour lui c'était un passe-temps et plaisir délectable. Une autre fois, il venait voir le porc, et, appuyé sur le bord de la loge, il le contemplait et, de longs moments, il restait là, perdu dans ses pensées. Puis, pas à pas, il venait, tout penaud, retrouver la belle et lui disait :

— Mais sais tu diantre ! qu'il s'est fait joli, votre pourceau !

Le savetier, plus hardi, plus adroit, et comptant bien avaler l'huître lestement, chez la fermière entraît en plaisantant, et de Nanon et d'Etienne et de Jean il divulguait aussitôt les affaires... L'autre, bonasse, d'après lui, était idiot. Puis, pour montrer son petit savoir-faire, d'un mouchoir il sortait son tire-pied, le ligneul, l'alène, etc...

— Catarinet !

— Quoi ?

— Ton soulier s'use : passe-le moi, j'y mettrai une pointe...

— Mais c'est dimanche !

— Eh ! mignonne, qu'importe !

Et, s'inclinant devant la demoiselle, courtoisement le madré ravaudeur lui enlevait le soulier de son pied. Que vous dirai-je ? La jeune fille était en suspens : le cordonnier, qui plaît par son aisance, la chausserait parfaitement ; et du rustique, amoureux comme un niais, en même temps elle ne hait pas le genre.

Un beau dimanche, à l'heure accoutumée, il se trouva, de nouveau, que nos galants étaient tous deux à faire les yeux doux, quand tout à coup, dans la chère ferme, en plein amour, la pluie les prit, et il tomba de l'eau à n'en plus finir. Le cordonnier, lui, ne tarissait pas, à tel point qu'assommé, le paysan finit par appuyer la tête sur la table et, peu à peu, s'y endor-

mit... C'est le dicton : Rien qui ennuie plus vite que le sexe, les bavards et la pluie. Mais aussitôt, ma foi, que le premier s'est aperçu que l'autre s'endormait :

— Vois ! l'animal ! dit-il à la donzelle, tout en piquant le cuir d'une savate ; il dort comme une souche ! Voilà bien comme ils font les pieds poudreux ! Veux-tu crever de faim, Catarinet ! Tiens, prends un paysan. Oh ! les malheureux ! Dès que le temps est sombre, aux moindres pluies, adieu le travail ! De quinze jours ils ne font rien, ou c'est tout comme. Mais chez nous, vois-tu, l'ouvrage va toujours. Les cordonniers ? Point de dérangement ! Un métier d'or ! Car, de jour ou de nuit, qu'il pleuve ou qu'il neige, nous piquons toujours.

Et, pendant que dégoisait le savetier, perçant le cuir et puis serrant le point, rapidement ses poings se démenaient, et le ligneul, allègre, pétillait ; et, l'écoutant, déjà la jeune fille penchait vers lui, comme s'il avait raison.

Pourtant, l'averse avait cessé un peu, et le soleil brillant sur les prairies, sur les moissons et sur les vignes de muscats, tout était gai et frais et verdoyant ; et translucides et pendantes, les gouttes faisaient la perle au bout des rameaux tendres. Le paysan, se frottant les paupières, se réveillait et venait, en bâillant, voir le temps.

— Oh ! cria-t-il soudain, bénédiction ! La belle et sainte pluie ! Mes mûriers vont se charger de feuilles ; mes froments, qui avaient tant besoin d'une ondée, rendront au moins trente pour un ! Et les raisins !... Allons, tout va bien pour les pois ! Nous aurons de l'huile, et aussi de l'ail, s'il plaît à Dieu, pour l'« aillol ».

— Vraiment ? reprit Catarinet, qui, depuis un instant, n'avait rien dit, le cordonnier doit s'évertuer tout l'an, la nuit le jour, renfermé dans un bouge, pour se tirer d'affaire, bien assez ! Et toi, paysan, en dormant, tu deviens riche ! Poisseux, mon bon ami, conserve-toi, adieu ! Et toi qui restais à la porte, toi, dorénavant, demeure à mon côté, car tu seras mon fiancé, gentil gars !

* * *
Hommes des champs, bêcheurs et laboureurs, qui, honteux du nom de paysan, trouvez souvent la bêche trop pesante et trop souvent plantez là la charrue, pour courir dans les villes vous faire artisans, oh ! sachez donc que vous avez un métier saint ! Tenez vous-y ! Soyez-en fiers, mes frères, car, avec Dieu, vous travaillez de

moitié... Semez-vous blé, luzerne ou bien pourpier ? Dieu vous épanche et le soleil et l'eau. Aussi, amis, vous êtes les enfants gâtés de Dieu, et Dieu vous envoie le bien-être, la santé et, plus qu'à personne, la paix, la liberté.

Frédéric MISTRAL.

CHRONIQUE DU JURA

Le 21 octobre Dole célébrait le 25^e anniversaire de l'installation du chanoine Guichard. Mgr Maillet était venu présider les très belles cérémonies de la messe et des vêpres. Les ligueuses ont pris à cette fête une part très sincère car M. le curé de Dole fut presque le parrain de la Ligue dans le diocèse, elle est née dans sa paroisse et c'est pendant une retraite paroissiale de jeunes filles que fut créé le groupe des jeunes.

C'était au temps où la présidente, la baronne Reille proclamait que la Ligue était l'auxiliaire humble et dévouée du clergé, où nul ne mettait en doute son rôle diocésain et paroissial. Depuis M. le curé de Dole suivit avec intérêt les congrès départementaux, ce fut encore dans sa paroisse qu'eut lieu le premier de tous où fut décidée l'organisation diocésaine. Il prêta un paternel appui aux retraites fermées de ligueuses, recevant le prédicateur, prêtant la chapelle de son patronage. Le comité de Dole a trouvé près du chanoine Guichard trop de bienveillance pour ne pas lui dire à l'occasion de ce 25^e anniversaire sa reconnaissance et ses vœux.

Lons-le-Saulnier. — A la suite d'une réunion de dizainières où M. le doyen des Cordeliers parla de la très belle conférence de M. Laudet sur la reprise des relations avec le Saint-Siège, le comité a fait signer avec succès la pétition dont Mgr Baudrilart et M. Laudet ont pris l'initiative. A Dole les dizainières ont obtenu également un certain nombre de signatures.

Il faudrait que d'autres comités le fasse également en demandant des feuilles de pétition soit au comité des congrès Jeanne d'Arc, 49, rue Bonaparte, Paris, 7^e, soit à la vicomtesse de Wall à Dole ou à M^{me} Gariod à Lons-le-Saulnier. Les catholiques ne veulent à aucun prix discuter la paix avec les Allemands comme les socialistes prétendaient le faire à Stockholm ou à Kienthal, ils pensent que seul le gouvernement est qualifié pour juger l'opportunité et la possibilité de la paix, ils ne la désirent que le jour où elle pourra être juste,

durable, équitable, mais ils savent que l'intervention du Pape peut être un bienfait pour leur Patrie, que les gens éclairés même non croyants reconnaissent qu'en refusant de causer avec le Pape la France sacrifie son intérêt à celui d'un parti que la haine aveugle, ils demandent aux pouvoirs publics d'écarter ce préjugé stupide autant que sectaire. Nous avons dit maintes fois ces choses mais il est nécessaire de les répéter.

Le canton de Montmirey a pu réorganiser la récitation du rosaire par paroisses chacune ayant un jour de la semaine.

A Dole les ligueuses ont prêté leur concours à la récitation ininterrompue du rosaire pendant tout le mois qui se fait à la paroisse.

A Parcey une collecte a été faite pour demander des messes pour le repos de nos soldats morts au champ d'honneur, elle permettra d'en faire dire plusieurs.

Notre Part de responsabilité dans l'épreuve actuelle

X

Fénelon avait rêvé que la vue de l'immense bonté de Dieu et son emprise sur notre cœur étaient suffisantes pour nous établir et nous maintenir dans la voie parfaite. Avec quelle implacable logique Bossuet l'a-t-il rappelé à la réalité ! « Eh quoi, lui dit-il en résumé, prétendez-vous mieux connaître la nature humaine que le Dieu qui l'a faite et qui pour conduire l'homme de la foi qui croit à la charité qui agit, le fait passer par l'espérance et par la crainte, commencement de la sagesse ! » Que l'application de ce principe est utile aux enfants, il faut que, précédant la justice immanente et souvent éloignée à nos yeux du bon Dieu ils sentent celle de leur mère attentive et toute prête à s'exercer pour les punir ou les récompenser. Il est nécessaire que outre la persuasion qui attire l'enfant à la vertu il y soit comme forcé par le châtiement qu'il recevra s'il y manque ou la récompense donnée avec effusion de cœur s'il la pratique.

Oh oui, c'est bien le commencement de la sagesse que si l'enfant se tient mal, qu'il désobéisse ou qu'il mente, sa mère lui applique de suite une bonne petite tape, qu'elle la renouvelle autant de fois que le fait se produira, ce sera le meilleur

et le plus efficace raisonnement pour lui.

Mais bien entendu que l'on ne sente jamais dans la correction une impatience, un mouvement de votre nature, ce serait assez pour en faire perdre le fruit à votre enfant et même pour faire naître chez lui un sentiment d'amertume. Au contraire l'expérience nous montre qu'une punition juste fut-elle sévère est acceptée sans révolte, instinctivement l'enfant sent que sa mère est la mandataire de quelqu'un qui commande à sa conscience. Que sera-ce lorsque par l'instruction religieuse ce quelqu'un prendra un nom.

Ecoutez la parole d'un enfant de cinq ans. Son petit frère un enfant terrible poussait des cris de paon ! Elle accourt :

— Tu es tombé ?

— Non, c'est maman qui m'a battu.

Tout de suite la figure de la sœur se rassérène. Le bambin crie de plus belle :

— Tais-toi, fallait pas être méchant.

Tout d'un coup, avec la rapidité du rayon de soleil traversant la pluie, il cesse ses cris :

— Eh bien, pourquoi qu'elle me bat quand je suis méchant ?

— Faut bien.

— Faut bien, faut bien, pourquoi qu'il faut bien ?

— Et tiens, parce que sans cela, le bon Dieu la battrait !...

Délicieuse philosophie de l'âme pure, mille fois plus vraie, plus naturelle que celle de l'enfant utopique de Jean-Jacques Rousseau qui doit pousser en liberté, sans contrainte, et devenir vertueux par le seul développement de sa bonne nature ! Je vous conseille d'y aller voir !

J'ai bien dit que les sanctions doivent être justes et proportionnées. Or, malheureusement, rien de plus fréquent que de voir les parents pleins d'une faiblesse étrange pour des fautes véritables : manques de respect, gourmandise, etc., et d'une sévérité déplacée pour des maladresses ou des étourderies leur causant des dommages matériels.

Je monte un jour, contre mon habitude, dans un compartiment de 1^{re} classe, espérant y travailler seul. Une famille s'y installe peu après, père, mère et enfant unique. Bientôt, j'assiste au spectacle de la navrante éducation moderne. Le petit gar-

çon envahit tout, interrompt constamment ses parents, énonce les idées les plus égoïstes, avale en glouton un sac de friandises. Le père et la mère rient, admirent ses forts biceps...

« Laisse ton chapeau, dit la maman, tu vas l'abîmer. » Aussitôt l'enfant l'enfonça sur sa tête, puis bientôt sur celle de son père, et avec ce tutoiement qui sent toujours la Révolution : « C'est pour cacher ton caillou déplumé comme un canard. »

Un éclat de rire accueille cette inconvenance et cette désobéissance.

Le petit diabolin avise alors des hirondelles agrippées aux fils du télégraphe, et se penchant à la portière, il fait semblant de vouloir les attraper avec son élégant feutre blanc. Mais un coup de vent le lui enlève brusquement. Et, avant qu'il ait eu le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait, tandis qu'il regardait ahuri son fameux chapeau tourner dans l'espace, une main devenue soudain violente et implacable lui assène sur la nuque trois taloches qui durent marquer leur empreinte et firent écumer de honte et de rage le petit bonhomme. Il se retourna furieux et sembla prêt à mordre la main qui se retirait, pendant que la mère criait : « Malheureux ! Malheureux ! un chapeau neuf et qui m'avait touté un louis ! Malheureux ! »

Je ne pus m'empêcher de dire d'une voix calme qui se fit entendre à travers les cris du bambin : « Oui, il est profondément malheureux d'élever un enfant ainsi ! » Et sur cette sortie presque involontaire, je descendis à la prochaine station.

Avant tout, la sanction doit former le caractère, stimuler l'effort et guider la conscience, au lieu de la troubler et de la fausser comme dans le cas précédent.

C'est pourquoi dans toute action, il faut récompenser l'attention et l'effort bien plus que la réussite ou l'échec. Encore les mères qui pèchent par faiblesse sont-elles plus nombreuses que celles qui punissent à faux. Il est coûteux de sévir contre ceux qu'on aime. Mais il faut trouver dans notre affection même le courage de le faire, puisqu'il n'est guère de service plus important à leur rendre.

Donc point de véritable amour sans fermeté dans la correction. La fermeté suppose d'abord une réelle maîtrise de nous-

mêmes, elle doit s'appliquer ensuite avec toutes les nuances que comportent les divers caractères. Parfois, il sera bon d'attendre plusieurs heures avant de réprimander, mais toujours on doit arriver à faire comprendre à l'enfant la nécessité de se corriger. Et même j'affirme, le sachant par expérience, que si l'on a affaire à une nature généreuse, on peut obtenir qu'il s'inflige à lui-même, à chaque écart, une privation volontaire, ce qui est la meilleure preuve d'une excellente formation de la conscience. La fermeté empêchera les parents de céder jamais lorsqu'ils auront commandé une chose juste. Elle ne tolérera pas un jour ce qu'elle a défendu la veille. Elle menacera rarement, mais elle tiendra invariablement ses promesses. Elle se manifeste par une chose qui devient une rareté et qui est indispensable à l'autorité des parents : la décision dans le commandement. Tel ordre sera exécuté immédiatement et de bonne grâce par des enfants ou excitera leurs murmures et leurs désobéissances selon qu'il sera donné avec fermeté ou avec une sorte d'hésitation. Le ton de l'un sous-entend : Vous ne pouvez pas ne point obéir, sans cela, vous encourriez une grave punition. Le ton de l'autre ordre est une espèce de prière qui révèle trop vite aux enfants qu'au fond ils restent les maîtres... Dieu sait s'ils se feront faute d'en profiter !

Eh oui, pauvres mères : vous êtes bien les coopératrices de Dieu dans l'œuvre de la création. Vous l'êtes encore davantage dans l'œuvre de l'éducation. Mais une si noble auréole ne s'achète que par la lutte contre vous-mêmes, lutte contre votre enfant, lutte contre les obstacles qui se dressent devant sa conscience.

C'est par des sanctions ininterrompues que vous l'élèverez au-dessus des misères de la nature, au-dessus des passions de ce monde, au-dessus des jouissances passagères, que vous l'arracherez à la terre pour élever son âme jusqu'au ciel.

Ne craignez pas les larmes de votre enfant sous le coup d'une punition, elles épargneront les vôtres. Ne craignez pas de verser quelques gouttes du sang de votre cœur. Tout Dieu qu'il soit, le Sauveur Jésus n'a pas trouvé d'autre moyen pour racheter le monde.

GONZAGUE DE J.

RECETTES & CONSEILS

Quenelles de bœuf à la sauce blanche

Hachez très fin les restes de bœuf que vous possédez. Ajoutez-y des fines herbes, des pommes de terre cuites à l'eau et réduites en purée épaisse, du beurre ou de la graisse du pot-au-feu ; salez, poivrez ; ajoutez deux œufs entiers ; mêlez bien le tout, et formez-en des boulettes de taille moyenne que vous ferez rôtir à feu vif, en tous sens, dans une poêle. Disposez ces boulettes dans un plat creux et versez dessus une sauce blanche, relevée de quelques rondelles minces de cornichons. Des pommes de terre cuites à l'eau accompagneraient parfaitement ce plat de viande, économique et excellent.

Conservation des Pommes de terre

M. Louis Darblay, agriculteur, signale, dans une lettre, les observations faites par le directeur de la colonie agricole de Lamotte Beuvron relativement à l'efficacité de la fleur de soufre pour la conservation des pommes de terre.

Depuis nombre d'années, cet agriculteur a toujours obtenu d'excellents résultats en saupoudrant les pommes de terre au fur et à mesure de leur mise en silo, dans les celliers ou dans les caves. Si les pommes de terre ainsi conservées perdent quelque peu de leur nuance quand elles ont la pelure rouge ou rose, elles ne perdent nullement leur faculté germinative et ne conservent aucun goût de soufre.

Comment expliquer le rôle du soufre au point de vue de cette conservation ? Tout simplement parce que la pomme de terre en tas chauffée légèrement et que cette chaleur au début transforme la fleur de soufre en acide sulfureux, qui se répand dans tout le silo ou dans tout le local où les tubercules sont enfermés, et détruit les germes de pourriture à l'état latent, surtout à la surface des tubercules.

M. Beaufrès ajoute que cette méthode a été recommandée par l'Intendance et qu'elle est appliquée pour la conservation des stocks que celle-ci accumule. Elle donnerait d'excellents résultats.

(Gazette des Campagnes).

La menthe et les souris

Les souris constituent un véritable fléau de l'horticulture en dévorant chaque année au marchand grainier quantité de bulbes souvent très précieux.

Pour écarter les rongeurs des armoires à graines, il suffit de répandre autour de celles-ci quelques feuilles sèches de menthe poivrée.

Si vous manquez de feuilles ou de tiges, quelques gouttes d'un extrait de menthe réussiront très bien. Il paraît que l'odeur de la menthe est aussi désagréable aux souris que l'est à l'olfactif des matous celle de l'essence de térébenthine.

Au bout de quelques semaines, les souris quittent la maison pour ne plus y revenir.

Le Gérant : A. MEUNIER

Dijon, Imp. Darantière